



Christine Werlé
rédactrice en chef

À BERNE, TOUT LE MONDE COMPREND LE FRANÇAIS !

Si le canton de Berne est bilingue, son chef-lieu demeure un territoire germanophone. Néanmoins, dans la cité des ours, le bilinguisme va de soi. Entendez par là que tout le monde ou presque comprend le français. Et souvent, le parle aussi.

Difficile d'expliquer pourquoi les Bernois·es dans leur grande majorité, sont aussi à l'aise avec la langue de Molière. Même les autorités ne le savent pas vraiment. « L'idée selon laquelle de nombreuses personnes parlent le français à Berne pourrait être transmise par les diplomates et les pendulaires venant de Suisse romande (Neuchâtel, Fribourg) qui travaillent à Berne, par exemple à la Confédération. Et contrairement à Zurich, la proximité avec la Romandie pourrait également jouer un rôle », tente d'expliquer Lukas Schwab, porte-parole de la ville de Berne. « Mais ce ne sont que de vagues conjectures », s'empresse-t-il d'ajouter.

Dans les statistiques 2020-2022 de la municipalité, on constate que 6,4% de la population résidant à Berne a le français comme langue maternelle, soit 7 213 francophones sur un total de 92 118 germanophones. Cette proportion grimpe à 18,3% pour les habitants se déclarant bilingues, soit 2 547 personnes et à 39,2% pour celles et ceux s'annonçant comme multilingues, incluant le français, soit 1 791 personnes.

De plus, 14,7% des Bernois·es affirment parler le français sur leur lieu de travail, ce qui représente 16 480 personnes.

Le français dans les magasins

Dans un vieil article du «Bund», datant de 1994, un homme d'affaires neuchâtelois se dit très heureux que le français soit clairement mieux parlé à Berne qu'à Zurich. Plus loin, une universitaire d'origine française, qui a testé les connaissances linguistiques des commerçants bernois, constate « qu'il y a toujours quelqu'un qui peut conseiller facilement les clients en français », que ce soit chez Loeb ou Migros. Le niveau n'est cependant pas toujours aussi bon qu'espéré. « Les Bernois sont un peu réservés et peu bavards », explique Heinz Jeker, le recteur de l'École de commerce de Berne dont le programme de formation propose chaque semaine deux heures de formation.

Dans le magasin de mode Ciolina, à la Marktgasse, le français est pour ainsi dire « obligatoire », puisqu'environ 20% de ses client·es viennent de Suisse romande. Le directeur général Siegfried Uetz ne teste pas ses collaborateurs, mais il « le souligne expressément avant de les embaucher », peut-on lire. Pour l'auteur de l'article, en raison de la proximité géographique avec la Romandie, le « Röstigraben » a même disparu depuis longtemps à Berne !

Échanges linguistiques dans les entreprises

Par ailleurs, les échanges linguistiques sont monnaie courante dans les grandes entreprises dont le siège est à Berne. A la Banque Cler* par exemple, il arrive qu'un employé romand soit transféré à l'agence bernoise pour un temps. La Banque cantonale bernoise (BCBE)* offre également du dépaysement à ses collaborateurs. Chaque année, deux apprentis ont la possibilité de quitter le Jura bernois pour s'installer côté germanophone et vice versa.

De leur côté, les CFF* et la Poste* se montrent également pragmatiques en matière de bilinguisme : leurs salariés peuvent être transférés dans une autre région du pays.

*Nous reviendrons plus en détail sur le bilinguisme dans ces entreprises dans les prochains numéros.

> Suite de la page 6

régle générale, les principales pistes cyclables sont déneigées au niveau de priorité 1, c'est-à-dire avec la même urgence que les axes de transports publics. Cela peut être mis en œuvre lors d'événements météorologiques hivernaux normaux, comme le montrent les expériences des années passées. Fin novembre 2024, ce n'était pas possible pour les raisons mentionnées précédemment.

Avez-vous déjà tiré un bilan de cet incident ?

Les responsables du service hivernal de la Ville de Berne ont analysé ce qui s'est passé le 21 novembre et effectué des ajustements. Certains itinéraires seront modifiés et certaines priorités revues. De plus, il est prévu d'informer plus tôt en cas d'événements météorologiques extrêmes et de mieux coordonner la communi-

de cet incident. Cependant, il faut bien souligner que les équipes du service de la voirie ont donné leur maximum et que tout le personnel disponible a été mobilisé en permanence. Il convient également de mentionner que, ces dernières années, le service de déneigement a été quelque peu réduit, tant en termes de personnel que de financement, en raison des hivers plus doux causés par le changement climatique et des restrictions budgétaires imposées par la politique.

Un tel fiasco est-il déjà survenu ?

Les hivers à Berne sont, en raison du réchauffement climatique, beaucoup plus doux que ceux du siècle dernier. De ce fait, des événements météorologiques comme celui du 21 novembre sont perçus comme particulièrement frappants (et contraignants) : les habitants ne sont plus habitués à faire face à des perturbations

certaines véhicules circulaient encore avec des pneus d'été ce jour-là. Toutefois, ces dernières années, il y a eu occasionnellement des chutes de neige abondantes qui ont largement paralysé la circulation pendant plusieurs heures. Il est en effet difficile de déneiger en peu de temps les 650 kilomètres de routes et les 320 kilomètres de trottoirs de la ville de Berne.

Berne a-t-elle besoin d'une milice de déneigement volontaire, comme cela a été suggéré dans la presse alémanique ?

Cette idée semble être une bonne solution sur le papier, mais elle serait difficilement réalisable dans la pratique : qui équiperait cette milice ? Qui la formerait ? Qui coordonnerait les efforts ? Qui réveillerait les volontaires à 3 heures du matin ? La réponse est donc non. Le service hivernal de la Ville de Berne convient bien mieux pour ce genre de tâches.